

Edgar Morin la pensée dégelée

Récit d'une quête de liberté, après l'exclusion du Parti communiste,
par le «désembouteillage idéologique», l'autoréflexion
et l'ouverture à un nouvel horizon d'attente.

Par François Dosse Photo Claude Pauquet

S'il est une œuvre protéiforme qui ne peut se comprendre sans le contrepoint de l'itinéraire de son auteur, c'est bien celle d'Edgar Morin : «Je travaille les idées qui me travaillent», écrit-il. Passeur de frontières, braconnier du savoir, il aura rejeté tout au long de son existence toutes les formes de routinisation et de sclérose pour faire rebondir à chaque fois les possibilités d'une rationalité toujours ouverte à de nouvelles interrogations. Son côté encyclopédique ne doit rien à la quête ridiculisée par Gustave Flaubert chez Bouvard et Pécuchet, mais à une aspiration à l'harmonie et même à la symbiose entre la pensée et le cosmos. C'est dire à quel point Edgar Morin est un inclassable, rétif à toute étiquette, procédant toujours par surprise, intervenant là où on ne l'attend pas.

Né en 1921, d'un père immigré juif de la Salonique sépharade, Vidal Nahum, venu en France en 1918, à qui il consacrera une biographie, *Vidal et les siens*, Edgar Morin perd sa mère à l'âge de 9 ans. Pour l'enfant unique qu'il est, ce traumatisme initial anime l'esprit de toutes ses interventions actives. Parlant de lui-même, il précise : «C'est sans doute sa recherche inconsciente de communauté qui le poussa vers le parti de la Révolution et le vide inouï laissé par la mère qui lui fit trouver, perdre, retrouver l'infini dans l'amour.» Cette double brisure : celle d'une origine culturelle qui le place en décalage et d'une absence impossible à combler pousse Edgar Morin vers un engagement entier de sa personne dans son siècle, vers une présence de tout instant et sans failles. C'est

soumis de la langue de bois du PCF à propos du procès Rajk ou de l'affaire titiste, la découverte des camps l'éloigne définitivement des positions officielles et il est exclu du PCF en 1951 pour avoir écrit un article dans un hebdomadaire de gauche, *L'Observateur*, qualifié par sa cellule de «Journal de l'Intelligence service» ! Il rompt donc avec le stalinisme avant la grande fracture de 1956 et se lance avec passion dans la recherche en sciences sociales.

LA SORTIE DU STALINISME ET L'AUTOCRITIQUE

Lorsqu'il écrit son article anodin, même pas oppositionnel, mais dans *L'Observateur*, Morin ne pense pas avoir commis un acte transgressif. Il va pourtant subir les foudres de la direction du PCF, comme il le raconte dans *Autocritique* (1959). Il est convoqué par Annie Besse à la Fédération de la Seine : «Je ne connaissais pas cette jeune Walkyrie. Elle était blonde, un peu plantureuse, l'air glacé et innocent. Elle avait un très beau regard bleu de militante. Tu devines pourquoi je t'ai convoqué ? Ma foi non. J'étais étonné. Elle dut penser que j'étais habile. – Que penses-tu d'un communiste qui écrit dans le journal de l'Intelligence Service ?» Morin plaide qu'il a souhaité faire bénéficier à un public plus large de ses compétences professionnelles. Annie Besse prend des notes et Edgar Morin se rassure en se disant qu'il semble avoir été écouté. Quelques jours plus tard, un de ses camarades de cellule, Tousseul, vient le chercher à son domicile pour lui signifier que sa présence à la réunion est indispensable : «On donna aussitôt la parole à

Annie Besse. Elle en vint aussitôt au fait : – Camarades. Au nom de la Fédération de notre parti communiste, je viens soumettre à votre cellule le cas du camarade Edgar Morin.» Son sort est d'autant plus vite scellé que les militants de la cellule ne l'avaient pas vu militer depuis longtemps. Les larmes aux yeux, Morin proteste de sa bonne foi et de l'absence de

François Dosse est historien des idées. Il a publié en 2018 deux gros volumes chez Gallimard : *La Saga des intellectuels français 1944-1989*, t. I. *À l'épreuve de l'histoire 1944-1968*, t. II. *L'avenir en miettes 1968-1989*. Auteur de nombreuses biographies, il a publié en 2020 à La Découverte : *Pierre Vidal-Naquet. Une vie*.

Ayez la forte attitude
D'affronter les incertitudes
Avec force et courage
Sans imprécations ni rage
Espérons que le Covid
Armé de ses tentacules
Cessera d'être avide
De nos nourrissantes cellules
Allez au devant de la vie
Soyez-en inassouvi
Allez-y soyez véloce
Et prenez le parti d'Eros

Edgar Morin

« L'effort d'Arguments prend tout son sens à l'heure où l'éclatement du stalinisme incite chacun à reposer les problèmes et à rouvrir les perspectives. »

désaccord politique avec la direction du Parti, même s'il reconnaît quelques divergences d'ordre idéologique. Il demande de surseoir la décision dans la mesure où personne n'a lu l'article incriminé. Si les militants de base semblent quelque peu ébranlés, ce n'est nullement le cas d'Annie Besse qui, en bonne bureaucrate, enfonce le clou en affirmant que le Parti se renforce en s'épurant et qu'il convient donc de se débarrasser du camarade Morin, ce qui est chose faite à mains levées et à l'unanimité, après qu'Annie Besse ait lancé à l'accusé en le regardant fixement : «Je ne sais pas si tu n'es pas un ennemi du parti.» Voilà Morin exclu, renvoyé à sa solitude, ayant perdu ses frères d'armes : «Ce fut comme un malheur d'enfant. Énorme et très court. On m'avait arraché du parti qui concentrait en lui les puissances paternelles et maternelles, et j'en étais devenu orphelin. Le parti, c'était la communion cosmique, l'amour de l'humanité, le placenta maternel et aussi la réprimande sévère, l'autorité implacable, la sagesse du père. C'était ma famille.»

ARGUMENTS : L'AGGIORNAMENTO

L'année 1956 est celle de toutes les désillusions et de perte des boussoles, marquée par l'invasion de la Hongrie, le XX^e congrès du PCUS avec le rapport Khrouchtchev sur les crimes de Staline, et la poursuite de la guerre d'Algérie conduite au nom d'un gouvernement élu sur un programme de paix, les intellectuels se trouvent plongés dans un découragement tel qu'il suscite des interrogations nouvelles. C'est dans ce contexte qu'Edgar Morin reprend le flambeau du volontarisme, de l'optimisme exigeant d'un révisionnisme généralisé des fausses certitudes : «Mon désembouteillage idéologique commençait.» Dans cette prise de conscience, «le choc décisif me vint du rapport Khrouchtchev. Mes vérités furent soudain délivrées de leurs chaînes les plus pesantes.» Un dégel semble possible, et cet espoir

est conforté par la précipitation des événements dans un bloc de l'Est qui commence à s'effriter ou tout du moins à être le lieu d'une contestation provenant des ouvriers contre la bureaucratie dirigeante. C'est dans ce contexte qu'Edgar Morin décide de fédérer les intellectuels ébranlés au sein d'une nouvelle revue, *Arguments*, qui propose une révision du marxisme, un abandon de la vulgate, et une mise en évidence des contradictions de la modernisation¹. Cette nouvelle revue est l'expression même de ce dégel qui substitue à la langue de bois une pensée interrogative, multidimensionnelle : «Nous avons tous apporté, comme à un pique-nique, nos expériences et nos interrogations.» *Arguments* rassemble des intellectuels de la même génération qui ont traversé la Résistance, et pour la plupart ont eu un temps de militance au sein du PCF. Conscients que les schémas sur lesquels ils ont fonctionné jusqu'à sont caduques, ils s'ouvrent aux acquis des sciences sociales alors en pleine effervescence avec la percée de l'anthropologie, de la sémiologie et des questions d'ordre épistémologique. Le titre, suggéré lors d'une des réunions préparatoires par Francis Ponge, «est significatif : une des préoccupations d'*Arguments*, c'est de montrer une pensée en cours de construction²».

SE DÉBARRASSER DU DOGMATISME

La revue est un lieu de sociabilité intense entre amis : «Nous nous voyons plusieurs fois par semaine, nous travaillons ensemble durant des heures, et seuls plus longtemps. Le groupe est simple et passionnel», se souvient Jean Duvignaud (*Le ça perché*). Il est question de tout remettre à plat, de réviser tout ce sur quoi s'étayait leur croyance collective. Dans son premier numéro (décembre 1956), l'idée de rouvrir un nouvel horizon d'attente est clairement affirmée : «*Arguments* n'est pas une revue mais un bulletin de recherches, de discussions et de mises au point ouvert à tous ceux qui se placent dans une perspective à la fois scientifique et socialiste... L'effort d'*Arguments* prend tout son sens à l'heure où l'éclatement du stalinisme incite chacun à reposer les problèmes et à rouvrir les perspectives.» Il n'est pas question de définir une nouvelle ligne de pensée et de conduite, mais de problématiser sous un angle nouveau les réponses convenues, de les soumettre à l'épreuve de la modernité, de les passer au crible de nouveaux questionnements. Tout se retrouve ainsi rouvert à un révisionnisme sans limites. Ce dont il convient de se débarrasser est le dogmatisme et la langue de bois. Dans le numéro 16 d'*Arguments*, Edgar Morin admet que la revue n'a pas répondu à tout, mais il définit par contre sa posture interrogative, «nous posons question à tout... Il nous faut éviter l'ersatz, le pré-fabriqué, le mirage». Ce groupe ouvert est d'emblée riche d'un large débat. *Arguments* rend compte des problèmes politiques, de la civilisation technicienne, de la réflexion sur le langage,

dans le sens de la recherche d'une radicalité critique au-delà des découpages disciplinaires et des œillères partitaires. Les deux premières années de la revue sont surtout consacrées au deuil, à parfaire la rupture avec le PCF, puis les objets de réflexion deviennent moins politiques, avec des numéros sur l'amour, l'univers, le langage... La revue s'ouvre aux apports du freudisme, de la psychanalyse et, sous l'impulsion d'Axelos, s'oriente vers une critique de plus en plus sévère de la technique en s'appuyant sur les positions d'Heidegger. La technique est perçue, non plus comme l'instrument de réalisation de la maîtrise rationnelle du monde par l'homme, accompagnant son émancipation des contraintes naturelles, mais comme l'écueil dans lequel est tombée la modernité, et qui révèle ce que Heidegger appelle l'Oubli de l'Être : «Pour Morin, la branche scientifique de l'évolution intellectuelle et la branche philosophique se rejoignent dans la critique du technicisme³».

Cette recherche d'une voie nouvelle prend pourtant prématurément fin en 1962 : «Avec et sans joie et tristesse, la revue *Arguments* est sabordée par ses capitaines⁴.» Il y a dans ce sabotage une part due à la dispersion effective des personnalités qui ont composé la revue. Pierre Fougeyrollas est à Dakar, Jean Duvignaud en Tunisie, Edgar Morin part en Amérique latine, laissant les clés de la revue à Kostas Axelos, et surtout, il y a un fait devenu évident : le relais est désormais passé au courant de pensée qui triomphe en ce début des années soixante : «Dans l'université, c'est une pensée qui apportait la solution scientifique à tous les problèmes, le structuralisme, qui régnait. Donc, c'était fini. Nous étions redevenus des déviants. On a eu la sagesse de s'en rendre compte.» («Arguments, Trente ans après») Paraphrasant Thorez qui avait dit en 1936 qu'il faut savoir terminer une grève, Morin considère qu'il «faut savoir terminer une revue».

LA BRÈCHE EN 1968

Après avoir déjà analysé les phénomènes de radicalisation critique de la jeunesse estudiantine en Californie, Edgar Morin vibre aux événements de Mai 68 et s'en fait l'analyste dans les colonnes du *Monde*. C'est ainsi que le trio d'amis – Morin, Castoradis et Lefort – publie dès le début de l'été 1968 *La Brèche* chez Fayard. Le livre est constitué des «Tribunes» de Morin publiées en mai par *Le Monde*, du texte ronéotypé et distribué de Castoriadis signé Coudray, augmenté d'une seconde partie en vue de cette publication, et d'un texte écrit par Lefort. Dans cet ouvrage, Edgar Morin se situe entre ses deux amis, insistant sur le fait que la nouveauté tient surtout à l'émergence comme force politique d'une nouvelle force sociale, celle de la jeunesse s'affirmant en contestataire face aux adultes, dans une sorte de lutte de classes d'âge

déclenchée contre l'autorité que donne l'expérience. Edgar Morin reprend les analyses à chaud publiées dans *Le Monde* au début du mois de juin.

ENTRER DANS LE XXI^e SIÈCLE

À l'occasion de la sortie du xx^e siècle, Edgar Morin se refuse à entonner le chant du cygne qui proclame l'enterrement de la mission des intellectuels au nom du cynisme et du scepticisme. Il considère qu'en premier lieu, l'intellectuel se doit de pratiquer sur lui-même un travail d'autoréflexion dans sa quête de la vérité et de l'action bonne. Il doit donc s'inclure à l'intérieur de ses propres observations et conceptions, et renoncer ainsi à toute posture de maîtrise à partir de laquelle il pourrait trôner en juge : «L'intellectuel doit opérer une rupture capitale. Il doit quitter le site central (hélio-égo-centrique) de la Vérité-soleil pour entrer dans le mouvement de recherche de vérité qui n'a aucun site fixe ni privilégié.» La situation impose un recommencement, une reconversion au risque de «désespérer Saint-Germain-des-Prés, désespérer la rue d'Ulm, pour cesser de s'illusionner sur Billancourt». Loin de démissionner de son rôle, Morin appelle l'intellectuel à remplir pleinement sa «mission» faite d'une fonction critique en même temps que d'une fonction mythologique, en tension constante entre l'universel et le communautaire, entre l'abstraction et la concrétude de l'expérience. L'intellectuel doit s'assumer comme tel, et tendre vers l'idéal que serait un méta-intellectuel qui «essaierait sans cesse de lutter contre le prêtre-mage qui tend toujours à revenir en lui». Ce méta-intellectuel, rompu à un travail réflexif sur lui-même, éviterait de sombrer dans les multiples écueils qui le guettent par l'adoption de postures systématiques de dénonciation, d'excommunication, de mépris ou d'auto-intoxication. À bientôt cent ans, Edgar Morin donne ainsi aux générations montantes une leçon d'éternelle jeunesse. ■

« Désespérer Saint-Germain-des-Prés, désespérer la rue d'Ulm, pour cesser de s'illusionner sur Billancourt. »

Edgar Morin, *Vidal et les siens*, Seuil, 1989.
L'an Zéro de l'Allemagne, La Cité universelle, 1946.
Autocritique, Seuil, (1959), 2012.
Pour entrer dans le xx^e siècle, Seuil, coll. «Points», 2004.
 Jean Duvignaud, *Le ça perché*, Stock, 1976.

3. Sandrine Treiner, *La revue Arguments 1956-1962. Un lieu de rencontre d'itinéraires intellectuels et politiques*.

4. Kostas Axelos, «Le jeu de l'autocritique», *Arguments*, n° 27-28, 1962.

1. Dans cette revue, fondée par Edgar Morin qui en est le directeur, on retrouve Kostas Axelos, Jean Duvignaud, Colette Audry, François Fejtő, Dionys Mascolo, Roland Barthes, Henri Lefebvre, François Châtelet, Françoise Choay, Marguerite Duras, et un peu plus tard Georges Perec et Pierre Fougeyrollas.
 2. Gil Delannoï, *Crise intellectuelle et tentative de fondation d'une politique de l'homme*. *Arguments*, Morin, Sartre, Thèse, IEP, p. 48.

En préconisant de réformer la pensée pour réformer l'enseignement et de réformer l'enseignement pour réformer la pensée, Edgar Morin suscita peu d'enthousiasme en France du côté des autorités. C'est sous l'impulsion de l'Unesco, en particulier du responsable des programmes d'éducation du futur, le Colombien Gustavo Lopez Ospina, qu'il rédigea *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*. Publié en 2000, ce texte a été traduit et diffusé en plusieurs langues, dont voici le résumé préliminaire.

Edgar Morin

Les Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur

Dessins Marie Tijou



« Armer chaque esprit dans le combat vital pour la lucidité »

1. LES CÉCITÉS DE LA CONNAISSANCE : L'ERREUR ET L'ILLUSION

Il est remarquable que l'éducation qui vise à communiquer les connaissances soit aveugle sur ce qu'est la connaissance humaine, ses dispositifs, ses infirmités, ses difficultés, ses propensions à l'erreur comme à l'illusion, et ne se préoccupe nullement de faire connaître ce qu'est connaître.

En effet, la connaissance ne peut être considérée comme un outil *ready made*, que l'on peut utiliser sans examiner sa nature. Aussi la connaissance de la connaissance doit-elle apparaître comme une nécessité première qui servirait de préparation à l'affrontement des risques permanents d'erreur et d'illusion, qui ne cessent de parasiter l'esprit humain. Il s'agit d'armer chaque esprit dans le combat vital pour la lucidité.

Il est nécessaire d'introduire et de développer dans l'enseignement l'étude des caractères cérébraux, mentaux, culturels des connaissances humaines, de ses processus et de ses modalités, des dispositions tant psychiques que culturelles qui lui font risquer l'erreur ou l'illusion.



« Saisir ses objets dans leurs contextes, leurs complexes, leurs ensembles »

2. LES PRINCIPES D'UNE CONNAISSANCE PERTINENTE

Il y a un problème capital, toujours méconnu, qui est celui de la nécessité de promouvoir une connaissance capable de saisir les problèmes globaux et fondamentaux pour y inscrire les connaissances partielles et locales.

La suprématie d'une connaissance fragmentée selon les disciplines rend souvent incapable d'opérer le lien entre les parties et les totalités et doit faire place à un mode de connaissance capable de saisir ses objets dans leurs contextes, leurs complexes, leurs ensembles.

Il est nécessaire de développer l'aptitude naturelle de l'esprit humain à situer toutes ses informations dans un contexte et un ensemble. Il est nécessaire d'enseigner les méthodes qui permettent de saisir les relations mutuelles et influences réciproques entre parties et tout dans un monde complexe.

3. ENSEIGNER LA CONDITION HUMAINE

L'être humain est à la fois physique, biologique, psychique, culturel, social, historique. C'est cette unité complexe de la nature humaine qui est complètement désintégrée dans l'enseignement, à travers les disciplines, et il est devenu impossible d'apprendre ce que signifie être humain. Il faut la restaurer, de façon à ce que chacun, où qu'il soit, prenne connaissance et conscience à la fois de son identité complexe et de son identité commune avec tous les autres humains.

Ainsi, la condition humaine devrait être un objet essentiel de tout enseignement.

Ce chapitre indique comment il est possible, à partir des disciplines actuelles, de reconnaître l'unité et la complexité humaines en rassemblant et organisant des connaissances dispersées dans les sciences de la nature, les sciences humaines, la littérature et la philosophie, et de montrer le lien indissoluble entre l'unité et la diversité de tout ce qui est humain.



« Montrer le lien indissoluble entre l'unité et la diversité de tout ce qui est humain »

4. ENSEIGNER L'IDENTITÉ TERRIENNE

Le destin désormais planétaire du genre humain est une autre réalité clé ignoré par l'enseignement. La connaissance des développements de l'ère planétaire qui vont s'accroître dans le XXI^e siècle, et la reconnaissance de l'identité terrienne, qui sera de plus en plus indispensable pour chacun et pour tous, doivent devenir un des objets majeurs de l'enseignement.

Il convient d'enseigner l'histoire de l'ère planétaire, qui commence avec la communication de tous les continents au XVI^e siècle, et de montrer comment sont devenues inter-solidaire toutes les parties du monde sans pourtant occulter les oppressions et dominations qui ont ravagé l'humanité et n'ont pas disparu.

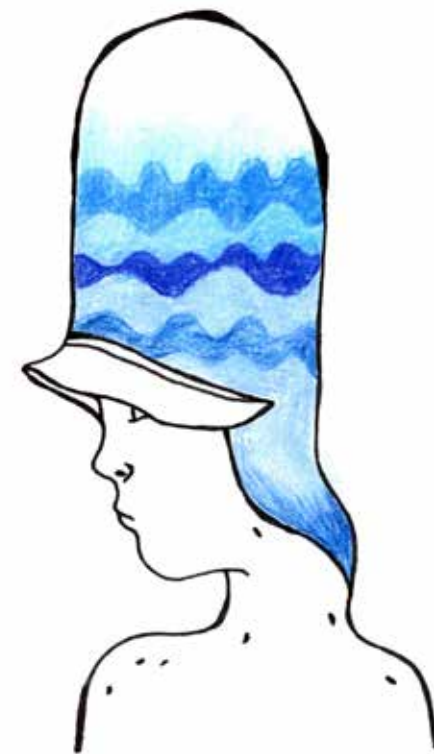
Il faudra indiquer le complexe de crise planétaire qui marque le XXI^e siècle, montrant que tous les humains, désormais confrontés aux mêmes problèmes de vie et de mort, vivent une même communauté de destin.

5. AFFRONTER LES INCERTITUDES

Les sciences nous ont fait acquérir beaucoup de certitudes, mais nous ont également révélé au cours du XX^e siècle d'innombrables domaines d'incertitudes. L'enseignement devrait comporter un enseignement des incertitudes qui sont apparues dans les sciences physiques (microphysique, thermodynamique, cosmologie), les sciences de l'évolution biologique et les sciences historiques.

Il faudrait enseigner des principes de stratégie, qui permettent d'affronter les aléas, l'inattendu et l'incertain, et de modifier leur développement, en vertu des informations acquises en cours de route. Il faut apprendre à naviguer dans un océan d'incertitudes à travers des archipels de certitude.

La formule du poète grec Euripide, vieille de vingt-cinq siècles, est plus actuelle que jamais : «L'attendu ne s'accomplit pas, et à l'inattendu un dieu ouvre la porte.» L'abandon des conceptions déterministes de l'histoire humaine qui croyaient pouvoir prédire notre futur, l'examen des grands événements et accidents de notre siècle qui furent tous inattendus, le caractère désormais inconnu de l'aventure humaine doivent nous inciter à préparer les esprits à s'attendre à l'inattendu pour l'affronter. Il est nécessaire que tous ceux qui ont la charge d'enseigner se portent aux avant-postes de l'incertitude de nos temps.



« Apprendre à naviguer dans un océan d'incertitudes à travers des archipels de certitude »

6. ENSEIGNER LA COMPRÉHENSION

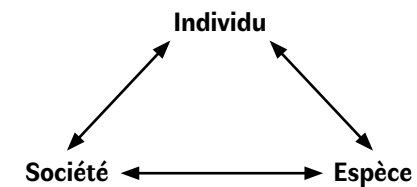
La compréhension est à la fois moyen et fin de la communication humaine. Or, l'éducation à la compréhension est absente de nos enseignements. La planète nécessite dans tous les sens des compréhensions mutuelles. Étant donné l'importance de l'éducation à la compréhension, à tous les niveaux éducatifs et à tous les âges, le développement de la compréhension nécessite une réforme des mentalités. Telle doit être l'œuvre pour l'éducation du futur.

La compréhension mutuelle entre humains, aussi bien proches qu'étrangers, est désormais vitale pour que les relations humaines sortent de leur état barbare d'incompréhension.

D'où la nécessité d'étudier l'incompréhension, dans ses racines, ses modalités et ses effets. Une telle étude est d'autant plus nécessaire qu'elle porterait, non sur les symptômes, mais sur les causes des racismes, xénophobies, mépris. Elle constituerait en même temps une des bases les plus sûres de l'éducation pour la paix, à laquelle nous sommes attachés par fondation et vocation.

7. L'ÉTHIQUE DU GENRE HUMAIN

L'enseignement doit amener à une «anthropo-éthique» par la considération du caractère ternaire de la condition humaine, qui est d'être à la fois



Dans ce sens, l'éthique individu ↔ espèce nécessite un contrôle mutuel de la société par l'individu et de l'individu par la société, c'est-à-dire la démocratie ; l'éthique individu ↔ espèce appelle au XXI^e la citoyenneté terrestre.

L'éthique ne saurait être enseignée par des leçons de morale. Elle doit se former dans les esprits à partir de la conscience que l'humain est à la fois individu, partie d'une société, partie d'une espèce. Nous portons en chacun de nous cette triple réalité. Aussi, tout développement vraiment humain doit-il comporter le développement conjoint des autonomies individuelles, des participations communautaires et de la conscience d'appartenir à l'espèce humaine.

À partir de cela s'esquissent les deux grandes finalités éthico-politiques du nouveau millénaire : établir une relation de contrôle mutuel entre la société et les individus par la démocratie, accomplir l'Humanité comme communauté planétaire. L'enseignement doit contribuer, non seulement à une prise de conscience de notre Terre-patrie, mais aussi permettre que cette conscience se traduise en une volonté de réaliser la citoyenneté terrienne.



« Enseigner l'histoire de l'ère planétaire »

1950, stagiaire de recherche au CNRS

Poussé par Georges Friedmann, Edgar Morin est recruté au CNRS en 1950 comme «stagiaire de recherche» dans la section de sociologie. Françoise Bianchi le raconte dans *Le Fil des idées. Une écobio-graphie intellectuelle d'Edgar Morin* (Seuil, 2001). Vladimir Jankélévitch écrit dans sa lettre au CNRS : «M. Morin a été mon étudiant à la faculté des lettres de Toulouse en novembre-décembre 1940 et j'ai pu apprécier aussi bien sa finesse d'esprit que l'étendue de sa culture. Historien d'origine, juriste, sociologue et d'esprit très philosophique, M. Morin me paraît tout désigné pour étudier l'esthétique née du machinisme industriel et en approfondir les tenants et aboutissants sociologiques.»

Maurice Merleau-Ponty lui apporte aussi son soutien : «J'ai eu l'occasion de m'entretenir longuement avec lui des recherches de sociologie et d'esthétique auxquelles il continuait de se consacrer pendant l'interruption de sa scolarité. J'ai la plus grande estime pour la rigueur et la vigueur de sa pensée, ainsi que pour la sûreté de son information.»

CINÉMA. Edgar Morin n'écrira pas de thèse sur le machinisme industriel mais un essai d'anthropologie sociologique : *Le Cinéma ou l'homme imaginaire* (Minuit, 1956). Dans la préface à la réédition de 1977, il précise : «Aucune nécessité intérieure ne me poussait à choisir le cinéma comme

thème d'études. Au contraire, j'aurais voulu travailler sur les thèmes qui m'obsédaient, ceux du communisme. Mais j'étais alors au fond des poubelles de l'Histoire (j'y suis encore, mais en surface). [...] Le courage me manquait pour aborder un sujet sociologiquement virulent, directement politisable, c'est-à-dire du coup attaquer à la fois l'académisme, l'empirisme acéphale, le doctrinarisme arrogant. [...] Mais j'étais aussi poussé par quelque chose de très intime, la fascination de mon adolescence, et mon sentiment adulte que le cinéma est beaucoup plus beau, émouvant, extraordinaire que tout autre représentation.» **J.-L. T.**

En 1962, Edgar Morin poursuit l'expérience de cinéma-vérité en tournant un film ethnographique avec Fernando Hellet dans l'avenue principale de Santiago du Chili.

Par **Alfredo Pena-Vega**

Alfredo Pena-Vega

Edgar Morin au Chili

Cette histoire est inédite. De tout ce qui est connu dans l'œuvre de Morin, ce passage de sa vie intellectuelle, notamment cette expérience cinématographique au Chili est méconnue. Je voudrais rendre compte ici d'une histoire qui reste pour l'instant inachevée, mais qu'il faudrait un jour conclure.

Le magazine de cinéma chilien *Ecran* reporte que ce lundi 13 août 1962 à Santiago du Chili, deux présentations du film d'Edgar Morin et Jean Rouch, *Chronique d'un été*, ont lieu au Salon de la bibliothèque de la Moneda et au cinéma Ducal avec le parrainage de l'Institut chileno-français, la Bibliothèque nationale et la Cineteca de l'université du Chili. Le public est composé principalement de réalisateurs chiliens, de critiques de cinéma et de cinéphiles intéressés de connaître cette expression du «cinéma-vérité». Dans la présentation du film, Edgar Morin souligne les efforts faits pour le rapprocher de la vérité par la parole. L'outil qu'ils ont utilisé était un équipement d'enregistrement et des caméras très légères. Ils ont filmé des interviews d'employés, d'ouvriers, d'étudiants, rassemblant ainsi une grande quantité de matériel, 45 minutes de conversation dont 7 minutes ont été utilisées : les plus intenses et les plus dramatiques. Le montage du film a été très difficile car il a fallu faire la sélection. Morin a réitéré la véracité des plans, soulignant que rien n'a jamais été préparé à l'avance.

Au-delà de la surprenante signification qu'a eu *Chronique d'un été*, riche en inspiration pour ce que sera le cinéma-vérité dans le monde du cinéma et du documentaire, cette expérience pour incroyable que cela paraisse s'est reproduite à Santiago du Chili en 1962. À

cette époque, Morin bénéficia d'une bourse de l'Unesco pour aller enseigner à la Faculté latino-américaine des sciences sociales de Santiago (Flasco), où il noua des liens avec

des intellectuels chiliens, notamment du monde du cinéma dans le département expérimental de cinéma à l'université du Chili. Cette coopération entre Edgar Morin et le milieu du cinéma a laissé un sentiment d'«inachevé» dans l'histoire du cinéma chilien dont témoigne Peter Chaskel, l'un des survivants de cette expérience : «J'ai apprécié et j'ai admiré sincèrement la contribution au cinéma documentaire qu'Edgar Morin et Jean Rouch nous ont apportée avec leur œuvre *Chronique d'un été*. Il était très important pour nous de connaître cet exemple de cinéma-vérité et de cinéma direct» (entretien du 4 décembre 2020). Il sait de quoi il parle, Pedro Chaskel était l'un de cameramen de l'équipe de tournage du documentaire *La Alameda* dirigé par Edgar Morin et Fernando Hellet.

C'est certainement en ce même lieu que Morin croisa le réalisateur du film expérimental néerlandais Joris Ivens, qui venait de terminer un court-métrage (*À Valparaíso*, 1962, 27 min.) ; portrait poétique du port de Valparaíso, ville au riche passé. Et de quoi parle *La Alameda* ?

QU'EST-CE QUE L'EXPÉRIENCE DE CINÉMA-VÉRITÉ À LA ALAMEDA ?

«La réaction typique du peuple chilien est différente de celle de l'homme de la rue ailleurs. Ils sont plus ouverts et ressentent un grand désir de communiquer, bien que les individus soient touchés dans leur vie quotidienne par des problèmes communs dont l'aspect économique semble être le plus marquant» (revue *Ecran*, 1962). C'est dans ses termes de généralité que réside la présentation de l'expérience cinématographique. La Alameda est une voie principale de Santiago, longue de 10 kilomètres d'Est en Ouest. Axe historique et de circulation de la ville, elle relie les deux extrêmes de la ville, les quartiers huppés et les plus défavorisés. C'est dans cette artère que l'on se croise toutes classes

sociales confondues. Le film *La Alameda* est une sorte de registre social de nombreux aspects du quotidien de Santiago. En tant qu'artère urbaine de grande importance, elle représente non seulement les différents types d'activités humaines mais aussi des institutions allant du palais de la Moneda aux hôpitaux et aux commerces. Dans le film, les vendeurs, les hommes d'affaires, les étudiants, les ouvriers, les femmes au foyer, les amoureux et les vagabonds défilent. Les principales questions adressées aux Chiliens sont : Es-tu heureux ? Quel est votre principal problème ? Les deux visent à montrer le sentiment de bonheur ou de frustration. Outre ces questions de base, on leur demande quel est leur plus grand désir, lié à l'objectif que chacun a en tête dans l'exercice de ses activités.

INTERROGATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

Comme on peut le remarquer, ce n'est pas un film romanesque, mais un film qui concerne la vie réelle de Santiago en particulier, de la Alameda, lieu trans-sociologique de Santiago. Il s'agissait une expérience d'interrogation cinématographique. À l'instar de *Chronique d'un été*, le film *La Alameda* était pensé comme une recherche. Le lieu de la recherche était la Alameda de Santiago. Cette recherche concernait le réel. Dans l'esprit de Morin, ce n'est pas un film documentaire... Cette recherche ne vise pas à décrire ; c'était une expérience vécue. Ce n'était pas un film sociologique à proprement parler, mais poursuivant l'expérience de *Chronique d'un été*, il se voulait «un film ethnographique au sens fort du terme : il cherche l'homme». ■

Edgar Morin, *L'Esprit du temps*, 1962, Grasset, et *Chronique d'un été*, 1961, Domaine cinéma, InterSpectacle.



Edgar Morin et Alfredo Pena-Vega à Nantes en 2017.

Pensée complexe en Amérique latine

L'œuvre d'Edgar Morin «occupe une place prépondérante dans le continent latino-américain» affirme Alfredo Pena-Vega dans la préface à *Comprendre la complexité* (Atlantique, 2009). Il souligne que «l'importance que l'on confère aux idées d'Edgar Morin ne se réduit pas uniquement aux milieux académiques ; les dirigeants politiques s'intéressent de plus en plus à ses positions intellectuelles. Certains comprennent que la réforme de la politique, la réforme de la pensée, la réforme de la société, la réforme de la vie se conjugueront pour conduire une métamorphose de la société.» Ce qui explique la participation de nombreux universitaires et personnalités politiques d'Amérique latine lors des universités d'été organisées autour d'Edgar Morin par l'Espace Mendès France et l'Institut international de recherche, politique de

civilisation, durant une dizaine d'années (2003-2012). Citons Cristovam Buarque, ancien ministre de l'éducation du Brésil, Luis Carrizo, vice-recteur, Uruguay, Maria Fernanda Espinosa, ancienne ministre de l'environnement en Equateur, Luis M. Flores, professeur de philosophie à la faculté d'éducation, université catholique de Santiago du Chili, Guido Girardi, sénateur de la république du Chili, président de la commission du Futur, José Gualinka, Kichwa de Sarayaku en Amazonie équatorienne, Rolf Hackbart, président de l'Inca, ancien ministre de la réforme agraire au Brésil, Rigoberto Lanz (?), professeur de sociologie de l'université centrale du Venezuela, Carlos Ominami, sénateur de la république du Chili, Hamilton Pereira, président de la commission citoyenneté du ministère de l'environnement au Brésil, Elimar Pinheiro do Nascimento, professeur

au centre de développement durable de l'université de Brasilia, Hernan Sandoval, ambassadeur du Chili en France, Marina Silva, sénatrice de la république du Brésil et ancienne ministre de l'environnement Marcelo Tokman, ancien ministre de l'énergie du Chili.

Deux livres ont été publiés en 2009 par Atlantique, éditions de l'Actualité scientifique Poitou-Charentes : *Pour une politique de l'humanité ?*, dir. E. Morin et A. Pena-Vega, contributions issues des rencontres internationales de Saint-Jean-d'Angély (2007) et Niort (2008), *Comprendre la complexité. Auteurs et problèmes*, avec une préface d'Edgar Morin, manuel d'initiation pédagogique à la pensée complexe réalisé par des chercheurs colombiens et initialement publié par l'Unesco. Atlantique a aussi publié *Tchernobyl, catastrophe écologique et tragédie humaine* d'A. Pena-Vega. J.-L. T.

François Dosse

La saga des intellectuels

Entretien avec François Dosse sur l'histoire intellectuelle en France entre deux dates marquantes, 1944-1945 et 1989, et sur le rôle des protagonistes.

Entretien Jean-Luc Terradillos

François Dosse nous parlait de Michel de Certeau, de *La Possession de Loudun* et de la collection «Archives/Julliard» dans *L'Actualité* n° 128 (printemps 2020). Nous poursuivons la conversation avec l'historien des idées à propos de sa magistrale *Saga des intellectuels français*.

L'Actualité. – La Saga des intellectuels est une somme. Est-ce une façon de condenser une vie de travail après toutes les biographies que vous avez écrites ?

François Dosse. – C'est un travail synthétique et réflexif, pas une enquête sur l'archive-même, une mise à l'épreuve de ce que j'ai développé en 2004 dans *La Marche des idées* où j'ai essayé de définir ce que pouvait être l'histoire intellectuelle. Ma position singulière se trouvait prise en étau entre deux voies. La voie sociographique des conditions de possibilité de la vie des idées rabat les idées sur leur substrat social que l'on peut qualifier d'externaliste, tandis que l'histoire

des idées elles-mêmes échangées à travers le temps et au-delà des spécialisations disciplinaires relève d'une histoire des idées internaliste et décontextualisée. Entre ces deux démarches, je me suis efforcé d'ouvrir un champ d'investigation se situant dans l'entre-deux, en quête de connexions significatives permettant d'éclairer le pourquoi de telle ou telle idée à tel moment. Je me suis rendu compte qu'il y avait une partie immergée et une partie émergée de l'œuvre des intellectuels. La mise en récit que j'en fais épouse la chrono-

logie et la succession des diverses périodes, chacune marquée par des dominantes qui en éclairent les enjeux. Le fil directeur des deux volumes (1944-1968 et 1968-1989) est donc l'intrigue qui se joue dans la seconde moitié du XX^e siècle en France, d'où le titre un peu provocateur de «Saga», renvoyant plutôt à la littérature. J'ai posé les bases théoriques de l'approche historique des intellectuels. Je me suis intéressé à l'histoire des revues, celle des historiens des *Annales* notamment, des paradigmes avec une histoire du structuralisme, et ensuite à des figures d'historiens, d'intellectuels : Paul Ricœur, Michel de Certeau, Gilles Deleuze et Félix Guattari, Cornélius Castoriadis, Pierre Nora, Pierre Vidal-Naquet. Il était peut-être temps de connecter tous ces jalons d'une histoire plus globale des intellectuels et de voir s'il n'y avait pas une cohérence dans cette seconde moitié du XX^e siècle, en prenant deux dates marquantes, 1944-1945 et 1989. Cette cohérence, à travers les deux tomes, je la vois dans un basculement de régime d'historicité entre 1945 et 1989. Il fallait voir son évolution selon un certain nombre de scissions et de moments forts.

«Régime d'historicité» est un terme de François Hartog expliquant un basculement au XVIII^e siècle en Europe, où le futur est pensé comme quelque chose de différent du passé, en rupture avec la tradition. Le présent doit alors être le passeur vers un horizon d'attente qui n'est plus l'espace d'expérience, et qui ne relève plus de la tradition. L'histoire prend alors un sens fléché, une direction. Cette téléologie historique a marqué le XIX^e et le XX^e siècle. L'idéologie communiste y a participé. Or cette dernière a écopé de coups très durs, et avec elle les intellectuels qui incarnaient, pour certains, cette voie de l'histoire qu'il fallait absolument suivre. La déconstruction s'est concrétisée au fil de l'histoire

réelle et de ce qui était caché derrière ce pseudo-paradis terrestre de l'autre côté du Mur. Certains en ont pris conscience précocement, d'autres non. Cette téléologie agissait comme un substitut de la religion, «l'opium des intellectuels» comme le qualifiait Raymond Aron.

À la fin du deuxième tome, vous écrivez : «Le secret espoir de l'auteur est d'avoir construit un tombeau pour le mort afin d'assigner une place au passé qui permette, par le riche héritage qu'il nous a légué, de relancer les possibles d'un avenir délesté des errements du passé.» Peut-on accuser ceux qui ont été acteurs, d'être soit mélancoliques, soit nostalgiques, et de ne plus croire en rien, de ne plus rien faire ?

Au contraire, ce livre invite à revisiter cette nébulosité, cette dissémination de la créativité, animée par un besoin d'alternatives, de changements, mais aussi les errements de cette période. Il faut tenir compte des échecs et en établir un bilan honnête, tout en ressuscitant un horizon d'attente à recréer.

Une des caractéristiques de ce basculement de régime d'historicité est une crise du futur. Il est forclos. Il n'y a plus de télos, plus de but, plus de projet d'avenir. On se replie sur un présent étale, coupé du devenir, qui ressasse le passé. C'est un signe de mauvaise santé parce qu'une société qui ne pense plus son avenir, qui ne se pense plus comme projet, est comme un vieillard sénile condamné à ressasser le passé.

En même temps il y a une fécondité, une effervescence de cette période des années 1960 qui a permis l'exportation aux États-Unis de ce que les Américains ont appelé «French theory». C'est l'âge d'or du rayonnement de cette culture française, d'une pratique de l'interdisciplinarité, et beaucoup de ces échanges, de ces hybridations ont été très bénéfiques ! L'événement Mai 68 a contribué à changer en profondeur la société française. Je n'ai à cet égard ni regard nostalgique sur cette période, ni rejet.

Une des grandes mutations est le fait de la nouvelle génération marquée par Mai 1968. Le plus flagrant est l'évolution des maoïstes lorsqu'ils découvrent que la révolution culturelle a été faite une révolution contre la culture, ils troquent alors leur col Mao pour vanter les mérites du libéralisme. Mais ils font un peu rapidement fi de toute l'histoire de la pensée, ils rejettent la faute sur Platon, sur Marx, sur Hegel et, finalement, sur toute l'histoire de la philosophie. Arrive alors le phénomène des «nouveaux philosophes» avec Bernard-Henri Lévy et sa faiseuse d'anges, Françoise Verny, éditrice chez Grasset.

Paris semble focaliser la vie intellectuelle. Est-ce un oubli de la province ?

Il n'y a pas de volonté de ma part de marginaliser les intellectuels vivant en province. J'ai découvert

une correspondance Ellul-Castoriadis extrêmement riche, dont je parle dans ma biographie de Castoriadis. Paul Ricœur raconte aussi qu'il a passé les plus belles années de sa vie à Chambon-sur-Lignon, puis à Strasbourg. Mais il est vrai que dans un corpus synthétique les lignes de force nationales prennent naissance dans l'univers parisien qui bénéficie de l'extrême centralisation jacobine bien connue. Certes, j'ai pu minorer ou ne pas connaître des sensibilités autres, dans des lieux où je n'ai pas enquêté.

Aujourd'hui les intellectuels ont-ils un impact sur la vie d'une région ?

Plus que les intellectuels, ce sont les librairies qui sont des pôles essentiels pour la transmission et la diffusion des idées. À Paris, l'offre est pléthorique. Si elle est moindre en province, la demande est là grâce aux libraires, passeurs essentiels de cette vie intellectuelle et régionale. Vous avez dans votre région une des meilleures librairies de France, Mollat, qui est devenue un centre de rayonnement culturel majeur de la ville de Bordeaux.

Vous citez beaucoup de revues, ont-elles encore un rôle ?

Tout se passe fondamentalement dans les revues qui sont très nombreuses, très riches, très foisonnantes pour la période que je traite. Elles assurent un magistère intellectuel et sont le cœur de la vie intellectuelle, bien qu'elles soient aujourd'hui principalement sur le net, ce qui amène davantage à picorer dans différentes revues en allant capter tel ou tel article qui correspond aux interrogations singulières de chacun.

Entre l'article universitaire et l'article de vulgarisation dans la presse, les revues viennent combler ce fossé entre le savoir des experts et l'opinion. C'est le rôle de l'intellectuel de resserrer les boulons, de créer les ponts nécessaires d'un dialogue de l'opinion vers l'expert et réciproquement, pour informer le citoyen et faire fonctionner la démocratie. C'est le cœur de sa fonction sociale. Les mutations technologiques en fragilisent néanmoins le rayonnement et on a pu voir disparaître récemment deux grandes revues éditées par Gallimard : *Les Temps modernes* créés par Sartre en 1945 et *Le Débat* créé par Pierre Nora en 1980.

Existe-t-il des lieux propices à cet usage ?

Les initiatives associatives de toute nature sont des médiateurs d'animation culturelle tout à fait fondamentales. L'Espace Mendès France à Poitiers est un bon exemple d'un lieu d'échange, pour transmettre un certain nombre de recherches, de travaux, à des gens ouverts, curieux, désireux d'apprendre et de se questionner. ■

François Dosse, historien des idées, a été invité plusieurs fois à Poitiers par l'Espace Mendès France.

